MANTOVANI/OPALE

> « Je dénudais ces femmes avec la même ferveur avide d'émerveillement qu'un cambrioleur qui s'aventure dans les ténèbres d'une maison inconnue. »
>
> **ÉRIC REINHARDT**

discrètes, l'obsession sexuelle, le dérisoire promu au rang d'épopée. Cette fois, le lutin agrandit pourtant sa focale, déborde son nombril et s'offre un travelling qui embrasse quatre générations de Foenkinos, des grands-parents du narrateur à son rejeton. Son sujet : le temps qui passe et qui brasse. Ses héros : des éclopés, des hommes qui ont raté leur vie, des femmes qui vont en faire autant. Son projet : détailler, sans pathétique, ce qui se transmet, se perd, se retrouve, dans le gigantesque foutoir existentiel. Au premier rang de son intrigue figure l'artiste lui-même, déguisé pour la circonstance en veilleur de nuit aux prises avec l'écriture qui le démange. Au début du roman, il aide sa grand-mère à mourir. A la fin, il aide son fils à entrer dans l'existence. Entre les deux, une variation charmante et mélancolique sur les plaisirs savoureux et les jours sinistres. Un style dentelé, tout en rupture, ficelle le tout. On ne s'ennuie pas.

Mais voici la trouvaille : ce roman est bâti sur des pilotis. Et ces pilotis, plantés dans le temps, ce sont précisément les « souvenirs » qui donnent leur titre à l'ensemble. Précisons : un souvenir, c'est un refuge, un palais intérieur, un point fixe dans la fuite des heures. Tout le monde possède des souvenirs, et les plus démunis eux-mêmes ont la ressource d'y séjourner. D'où leur apparition, dans ce livre, comme autant d'épiphanies défuntes. Foenkinos plante donc ses souvenirs toutes les 20 pages en visitant la mémoire des personnages – de Marcello Mastroianni à un caissier d'autoroute, d'un peintre du dimanche à Marlon Brando – que son intrigue croise en chemin. Ce dispositif ingénieux donne au roman sa tonalité tendre, chahutée, poétique, cruelle. Pour le reste, Foenkinos est à son meilleur : il écrit sans gras. C'est un nerveux. Un obsédé du néant. Un écrivain de la réconciliation. Certes, des nuages sombres, parfois houellebecquiens, planent autour de cette fable, mais Foenkinos, l'angoissé heureux, ne leur permet pas d'y injecter leur noirceur facile. Très malin, ce lutin... ■

« Les souvenirs », de David Foenkinos (Gallimard, 266 p., 18,50 €).

Reinhardt & Cie

PAR CLAUDE ARNAUD

Quatre ans après « Cendrillon », les liaisons dangereuses du sexe et de l'entreprise.

Santé, lyrisme, ambition, démesure, ces mots s'imposent à la lecture du « Système Victoria », d'Eric Reinhardt, très attendu après quatre ans d'absence. Cette confession d'un chef de chantier découvrant l'adultère auprès d'une *executive woman* (mobilité professionnelle, libéralisme érotique) a du coffre et du souffle. Monopolisé par la chute annoncée des deux protagonistes – l'un va mourir et l'autre s'enfuir –, l'intérêt est sans cesse relancé par l'érection d'Uranus, une tour de la Défense dont David, le narrateur, est le maître d'œuvre : elle suscite les pages les plus justes et les plus humaines du livre.

Un peu plus qu'un romancier, Reinhardt a des idées profondes et personnelles sur tout. Mais son intelligence digressive est ici tenue par le défi que s'impose David : livrer en temps voulu Uranus à des promoteurs impitoyables et pousser à l'extrême la passion érotique qui l'enchaîne à Victoria sans menacer la famille qu'il forme avec Sylvie et leurs filles. Ce double moteur permet de tout brasser de l'existence d'un homme entre deux âges, pris dans cette classe moyenne qui sert de tampon entre le marteau d'actionnaires gloutons et l'enclume d'ouvriers jetables. Très franco-français, comme le lui reproche Victoria, avec son hostilité au marché et son philosyndicalisme, David témoigne d'une volonté de bien faire, de jouir de la vie et de comprendre le monde qui fait lever le livre, le rend *bigger than life*, à l'américaine. Plus que dans « Existence » et « Cendrillon », Reinhardt parvient à une brillante synthèse de l'intime et du social.

On pourra regretter le naturalisme des dialogues, avec ses « Rien à foutre ! » et ses « Enculé ! », la tendance de David à l'érotomanie, qui gagnerait à découvrir l'ellipse, et ce beau-père militaire réduit à l'état de guignol *(« Comment tu la baises, ma fille ? En levrette ? »)*. Mais cette lourdeur assumée aide Reinhardt à ancrer ses personnages dans le monde social, à redonner sa grandeur et sa complexité au réel, à célébrer/déplorer le rôle écrasant qu'il tient dans nos vies. Contrairement aux autofictionneurs, dont il se démarque un peu mieux à chaque livre, ce romancier de 45 ans voit très au delà de son nombril – même s'il sait y revenir, au terme de brillants loopings dans l'espace architectural, érotique et social. Saluons donc sa virtuosité narrative et sa générosité romanesque ■

« Le système Victoria », d'Eric Reinhardt (Stock, 528 p., 22,50 €).